

Toffanin (G.). *Geschichte des Humanismus*

Marie Delcourt

Citer ce document / Cite this document :

Delcourt Marie. Toffanin (G.). *Geschichte des Humanismus*. In: Revue belge de philologie et d'histoire, tome 22, fasc. 1-2, 1943. pp. 244-245;

http://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_1943_num_22_1_1673_t1_0244_0000_2

Document généré le 27/06/2017

bat ; p. 206 *poenitet* et *paenitet* ; p. 206 il faut écrire *Poena*, mais alors...). Parmi les autres graphies, je noterai : p. 150 *quatuor* ; p. 179 *Hevoe*, mais p. 65 *Evoe* ; p. 95 *obedire*.

Pour la terminologie et les directives, l'auteur se conforme aux ouvrages de Waltzing et de Crouzet. Il n'y a rien à dire à ce sujet sinon que le complément indirect (p. 203) n'est pas toujours amené par une préposition (p.ex. dans certains cas des pronoms personnels), que la proposition relative n'est pas incidente (p. 187) et que le radical de *verbum* n'est point *verbu-* mais *verbo* (p. 53). Quant à la traduction, l'auteur en souligne, à différentes reprises, l'importance (p. 53, 82 et surtout p. 237 où l'on trouvera de judicieux conseils), mais je pense que c'est une pratique dangereuse de se baser sur la traduction pour expliquer : la traduction doit toujours être le résultat.

Et pour terminer sur une note plus juste, je signalerai que les chapitres les plus intéressants sont : le chapitre XII consacré aux textes liturgiques, traduits et commentés (souvent choisis en raison de l'emploi fréquent d'une tournure particulière comme le participe futur ou la proposition infinitive), l'appendice, chapitre unique et dernier (1), qui fait une incursion dans le bréviaire romain (voir not. p. 316-317, les dix exemples de traduction de deux vers d'une hymne célèbre), et enfin l'épilogue qui précise ce qu'on doit entendre par latin d'Église et ce qui distingue le latin scripturaire, le latin ecclésiastique, le latin patristique et le latin de la poésie chrétienne.

Tolle et lege. — L. ROCHUS.

Toffanin (G.). *Geschichte des Humanismus.* Amsterdam, Pantheon. In-16, vii-528 pp.

Le Dr. Lili Sartorius nous donne une excellente traduction de la *Storia del Umanesimo* du professeur napolitain. On connaît les travaux d'approche par lesquels M. Toffanin a préparé cet ouvrage d'ensemble qui est intéressant, paradoxal, parfois irritant, tant il prend nettement le contre-pied des idées reçues. Pour le juger équitablement, n'oublions pas que l'auteur est un Italien pour qui l'humanisme commence avec les poètes du Duecento et est une chose accomplie avant l'apparition d'Érasme, à tel point qu'à ses yeux les philologues ne marquent plus qu'un contre-courant de direction opposée à celle qu'il décrit essentiellement. La thèse de l'auteur est que l'humanisme est avant tout un retour aux Pères de l'Église en opposition avec la philosophie née d'Aristote et influencée par les philosophes arabes qui, elle, conduisait tout droit au renouveau des sciences naturelles. Et les découvertes qui marquèrent ce renouveau détrui-

sirent à la fois l'anthropomorphisme et le géocentrisme qui formaient les deux postulats-clefs de l'humanisme primitif. D'autre part, le mouvement hérétique et anti-romain qui eut son sommet au XIII^e siècle fut contrebalancé par l'esprit classique réfugié dans les couvents, soldat de l'orthodoxie. Ce qu'on a appelé la découverte des manuscrits est simplement leur laïcisation. Sorti des cloîtres en même temps qu'eux, le traditionalisme religieux répandit parmi les gens cultivés une conception optimiste de la nature humaine telle qu'on l'avait vue à l'œuvre lorsqu'elle constituait le patrimoine antique : à coup sûr, la révélation est nécessaire, mais la grâce ne fait qu'accomplir ce que la raison a commencé. Ainsi, en face de la *docta ignorantia* cusanienne se constitue le mouvement italien de la *docta pietas* (le mot date de Ficin, la chose de Pétrarque), opposée à la fois à l'averroïsme et au mysticisme. — Ce livre apprendra bien des choses aux italianisants, davantage encore à ceux qui connaissent mieux les penseurs de la zone atlantique que ceux de la péninsule. Il est excellent de changer de point de vue et de point de départ, lorsqu'on se remet à penser à une question que l'on croyait familière. Il y aura certes bien des pages où nous ne serons pas d'accord avec M. Toffanin (par exemple en ce qui concerne l'orthodoxie de Laurent Valla et de plusieurs autres). Bien des adhésions à l'Église, dès le xv^e siècle, ont exactement le sens et la valeur de celle que lui apportera Montaigne. Le cadre de l'ouvrage n'est pas celui qu'un de nous aurait esquissé, mais tout son contenu est d'une lecture profitable. Le livre est écrit d'une façon si charmante que la traduction elle-même en garde le parfum. Signalons certains chapitres particulièrement intéressants : tout ce qui est consacré à Pic de la Mirandole, les pages 120 sqq. sur la figure de Cicéron à la fin du Moyen Age et sur le caractère hagiographique de la légende cicéronienne en Italie. La bibliographie ignore superbement la philologie française postérieure au XIX^e siècle. Les historiens et les philosophes sont mieux traités. — Marie DELCOURT.

Roersch (Alphonse). *Correspondance de Nicolas Clénard* (ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. COLLECTION DES ANCIENS AUTEURS BELGES. Nouvelle série, N^o 2). Bruxelles, 1940-1941, in-8^o. Tome I. *Texte*, xxiv-260 pp. Tome II. *Notes et commentaires. Tables*. viii-190 pp. Tome III. *Recueil de lettres traduites en français*. viii-214 pp.

En 1900, l'Académie de Belgique couronnait un mémoire sur la vie et les travaux de Nicolas Clénard, écrit en collaboration par l'orientaliste Victor Chauvin et le latiniste Alphonse Roersch.